

1990

24

L'ALIÉNATION AU DISCOURS DE LA SCIENCE

Paru in : *Freud: Le Voyage à Nancy*,¹ 1990, pp. 111-125,
Presses Universitaires de Nancy.

Nous célébrons le centenaire du passage de Freud à Nancy. Passage qui ne semble pas avoir laissé de traces notables à Nancy même, il faut bien le constater. S'il s'agit de célébrer quelque événement c'est assurément son exploration de la voie de *l'hypnose*, de l'hypnose comme moyen d'ouverture, momentanée, de l'inconscient.

Ma question (cent ans après l'enquête de Freud, à Nancy, sur l'hypnose, auprès d'un autre supposé savoir, Bernheim, pour le nommer), cette question est : quelle psychanalyse, au sein de quelle société? Ou encore dans quelles conditions socio-économiques l'analyse peut-elle exister en tant que symptôme ?

Freud a en effet bénéficié de certains moments privilégiés d'ouverture des inconscients, ouverture qui conditionne l'opération de l'analyse. C'est une sorte de tactique de chasseur de pollen que l'analyste est conduit à adopter s'il souhaite accéder aux fleurs de rhétorique dont se compose le discours du sujet de l'inconscient.

1°. La fin de la psychanalyse

Un article récent de Maud Mannoni (Introduction : Psychanalyse et politique de santé mentale, in *Esquisses psychanalytiques*, septembre 1989, hors-série I, pp. 5-15) pose un diagnostic tout à fait intéressant, et assez pessimiste, concernant la politique de santé mentale en France, mais aussi en Europe, en cette fin de XX^e siècle. Se plaçant du point de vue de l'exercice institutionnel de la psychanalyse et des techniques dérivées appliquées à des enfants très handicapés, elle dresse un constat affligeant de la tournure que prennent les choses.

Ce texte mériterait d'être cité en son entier alors que je ne puis qu'y puiser un certain nombre d'idées-force. Elle constate la sorte de glissement du pouvoir de décision qui s'effectue au dépens des médecins (appelés à un mode de fonctionnement robotique) et ce au profit de gestionnaires, dont l'action va dans le sens d'une uniformisation bureaucratique des prises en charge et par là-même des « destins » des individus soignés.

Ceci, joint à la pénurie planifiée des moyens, se traduirait par une régression massive de la qualité des soins, lorsque les intéressés ne sont pas purement et simplement livrés à leur sort, accentuant un certain processus de « clochardisation » des malades mentaux.

L'article de Michel Audisio dans ce même recueil (« Quelle institution pour la folie aujourd'hui? », pp. 59-74) complète heureusement celui de Maud Mannoni, en élargissant la perspective qu'il caractérise par le surgissement d'un « sujet nouveau » :

Il existe donc un immense besoin d'aide et de soins qui légitime une politique sanitaire, et d'autre part la survenue d'un discours, d'une réalité scientifique qui tend vers la construction d'un sujet nouveau, d'un enfant de la science, qui n'a strictement rien à voir avec ce que nous entendons habituellement par sujet. Les choix politiques et surtout les indications thérapeutiques qui peuvent en résulter, n'ont de leurs côtés rien à voir avec ce que nous entendons habituellement par cadre d'une cure et thérapie.

Mais il ne nous suffit pas d'invoquer l'essor récent des *neurosciences*, ni la « nouvelle chaîne conceptuelle prétendant répondre à tout », ni même le « relativisme culturel » ambiant (p. 66), pour expliquer la brusque genèse d'un nouvel état de choses. Que certains psychanalystes des années soixante ou soixante-dix aient pu penser qu'après la ruine du « pouvoir médical », la déconstruction des idéaux de la personne, et l'évolution générale de l'humanité vers une sorte de *ludocratie*, il serait enfin possible d'étendre le lien psychanalytique à l'ensemble des modalités relationnelles humaines, est manifestement aujourd'hui une bévue qu'il convient d'analyser comme telle.

Pourquoi ? Parce que l'espoir d'instaurer un jour ce lien ludocratique ne tenait absolument pas compte des résistances de l'entourage (élargi, pour une fois) qui est le nôtre sur le plan géopolitique, par exemple, ni de l'ensemble des nouvelles contraintes qu'amènerait l'emprise toujours croissante du discours de la science sous nos climats. Ce double déterminisme, jouant un peu comme l'action et la réaction dans un système contraint, devait imprimer au cours des choses, et c'était prévisible, une trajectoire à choix multiples calculable, certes, mais seulement pour qui saurait s'y intéresser.

2°. La ruse du psychanalyste

Pour le dire brutalement, ce qui semble réussir aujourd'hui, ce qui promet de venir remplacer la pratique analytique prochainement, n'est rien d'autre que le retour du refoulé au sein de la psychanalyse que constitue le surgissement de l'analyse dite systémique (et sa grande soeur : la perspective cognitiviste), sous la forme du retour de l'idée de scientificité, voire du développement hors d'elle des neurosciences, les deux ensembles venant interpellier le laisser-aller théorique qui s'est installé dans nos rangs, déjà avant, mais surtout depuis la mort de Lacan.

Mon propos risque de résonner à certaines oreilles comme une sorte de sommation du style : « psychanalystes : encore un effort pour être scientifiques », et dans ce cas bien sûr, il n'y a rien d'autre à faire que de laisser courir. Sauf, bien entendu, à calculer la probabilité qu'aurait cet effort (vers la promotion de procédures susceptibles de vérification de ce que nous faisons et vers une axiomatisation ne serait-ce que partielle de nos théories), d'ouvrir les opercules transférentiels (désormais bureautiques) de nos patients à venir. Car s'il n'y a pas de recette universelle en la matière, Lacan nous a toutefois averti qu'avec le transfert, comme avec la censure, il y a lieu de ruser.

Maud Mannoni laisse entendre que seul le Moi conscient serait responsable de la résistance à l'analyse, et c'est vrai, à condition qu'il ne s'agisse pas de la résistance du transfert qui, elle, est nettement liée à la structure de l'inconscient. Ruser alors avec cette résistance implique que l'analyste mobilise ses ressources et fasse preuve d'invention. S'afficher comme « psychanalyste », par exemple, n'est peut-être pas une preuve de grande finesse.

Par contre, j'ai connu une certaine jubilation à apprendre que certains bons analystes d'autrefois se sont mués en astrologues et qu'ils avaient choisi de couvrir leur pratique du semblant de l'horoscope. Ça, c'est de la ruse. L'hypnose en est une autre et cette liste n'étant pas limitative, il suffirait d'y penser.

Peut-être les psychanalystes devraient-ils renoncer à avoir pignon sur rue, et un certain nomadisme leur permettrait de suivre à la trace le client fonctionnaire dans ses propres migrations, d'autant que le futur marché commun leur en élargit l'empire.

D'autres ruses, à usage interne cette fois, côté analyste, consisteraient à changer ses habitudes mentales et notamment ses façons d'aborder les choses (qu'il s'agisse des figures du discours, des objets topologiques, ou bien des nœuds), et parmi ces ruses il y aurait celle qui consisterait à tester un peu où va le *discours de la science* et les difficultés que nous crée son intrusion massive dans nos vies appareillées.

3°. L'aliénation : une vérité voilée

Freud avait déjà eu l'occasion de se mesurer à de telles difficultés et Lacan qualifie de « degrés d'aliénation » ces « cristallisations nouvelles » que sous la forme du Moi, du Surmoi, de l'Idéal du moi, Freud est conduit à prendre en compte, avec ce qu'on nomme depuis « le tournant des années vingt ». Cristallisations qui sont autant d'obstacles à l'approche de l'inconscient et qui se multiplient depuis, au fur et à mesure de la diffusion du discours analytique.

L'aliénation à un discours s'illustre aujourd'hui, par exemple, dans le retour en force du discours religieux, qui, s'agissant de l'Islam, phallicise les femmes en les couvrant d'un voile. De tout temps voiler quelque chose c'est lui donner une signification prévalante quant au désir.

Bien sûr, ça ne concerne ici que le domaine du visible. Bien plus insidieux est le « chador » mental de l'obsédé, qui est une métaphore qui ne se rompt qu'à certains moments privilégiés, ainsi que Freud le note à propos de l'homme aux Rats, mais pour se reconstituer aussitôt.

Ces effets de discours, Lacan les considère à l'époque de son séminaire sur le transfert (1961) comme de simples écrans, qui ne modifient pas fondamentalement la structure subjective, ni ne touchent l'inconscient en tant que tel. Pourtant le terme de « mithridatisation » dont il use en l'occasion aurait dû lui mettre la puce à l'oreille, puce électronique, qui, aujourd'hui, sait tenir compte des modifications dans les clonages cellulaires que provoque la moindre interaction immunitaire.

Contrôler les conflits, augmenter ou diminuer l'intolérance de X envers Y, favoriser certaines interactions aux dépens d'autres, sur le plan immunitaire, évidemment, est aujourd'hui une tâche cognitive. Aux cognitivistes appartient également d'extrapoler la validité de certains schémas-d'actions cognitifs élaborés au niveau des populations cellulaires, pour les transposer au plan des relations intersubjectives humaines. Et ceci grâce à des cadres conceptuels clairs, ayant le mérite d'être falsifiables, puisque les dits schémas-d'action sont compatibles avec certains programmes valides en IA (Intelligence Artificielle).

Et puisque, à l'occasion de ces retrouvailles, nous en sommes à partager nos trouvailles, je dois avouer que les positions cognitivistes, notamment en matière de conversation, ont aujourd'hui beaucoup de charmes à mes yeux, et que sur le plan de leur méthodologie les psychanalystes débutants auraient à en prendre de la graine.

Toutefois, il reste à prouver que ces schémas-d'action cognitifs, hérités de la linguistique au temps où elle servait de paradigme de scientificité dans le domaine des sciences humaines, et telle qu'elle se trouvait alors formalisée afin de la rendre accessible à un traitement informatique, conduiront à coup sûr à la production d'énoncés qui auront la *force illocutionnaire* ainsi que l'efficacité symbolique requises et donc ouvriront sans délais les portes du transfert. Ce qui n'est pas encore le cas. Mais nous avons là un paradigme vigoureux auquel la psychanalyse doit nécessairement se frotter si elle persiste à vouloir se donner un look scientifique.

4°. La formation des analystes

Ce qui m'intéresse aujourd'hui, c'est une formation des jeunes analystes qui cesserait d'abord d'être un rabâchage de formules péniblement assimilées, formules que les vétérans de l'ex-Ecole Freudienne eux-mêmes ont eu quelque mal à transmettre. Bien sûr, chacun dans son coin se laisse aller à une sorte d'éclectisme des recettes en matière de technique analytique et à une imprécision des concepts sur le plan théorique, qui, heureusement, se resserrent dès qu'un autre parmi les dits vétérans se pointe à l'horizon.

Mais hors du cercle toujours plus réduit des anciens auditeurs de Lacan, les choses ne vont pas mieux, et il m'a semblé que du côté de l'Institut se dessine dans sa pureté une doctrine qui accentue la sorte *d'adaptation* dont se trouve nécessitée la théorie, de par les changements perceptibles, mais encore mal inventoriés, qui se sont produits dans notre société (je parle surtout du contexte français) depuis une trentaine d'années.

Deux choses sont donc à évaluer : 1° quel est aujourd'hui le crâne-idée d'un jeune candidat analyste de trente ans, autrement dit la somme des préjugés de tous ordres inhérents à ses *aliénations*, qui conditionnent son intégration à la société telle qu'elle est ? 2° Qu'a-t-il à sa disposition comme doctrine psychanalytique, disons, classique ?

Le crâne-idée des candidats, si l'on exclut, un bon quart (eh, oui !) qui est passé au moins une fois déjà par le service de réanimation d'un hôpital général au titre d'une tentative de suicide, ou d'une bouffée délirante, quart qui rassemble donc les cas où les intéressés ont une idée de la psychopathologie palpable, en quelque sorte, ce crâne-idée est en général celui d'un Français moyen ; tout comme ce dernier, il *est constitué par les préjugés courants contre la psychanalyse*, puisque le premier plumitif venu peut, en toute rigueur scientifique, et donc en toute méconnaissance de cause, venir cracher sur Freud, en notant malicieusement que le dit Sigmund Freud s'est certes donné beaucoup de mal pour théoriser ses propres manques, mais qu'aujourd'hui on n'en est plus là.

Et pour rester dans cette veine journalistique, on argue de ce qu'il n'est plus permis à quiconque de faire le coup de la désaliénation incontrôlée, pour affirmer que le transfert est à mettre aux accessoires périmés ; encore que, dans certains cas (mais alors vraiment pour des malades qui croiraient encore au sujet supposé savoir), il puisse servir à la rigueur, et ce à titre palliatif.

A ceux parmi ces candidats que ne rebuteraient pas ces prémices dirimantes, s'offre une théorie classique dont l'évolution est en quelque sorte illustrée par l'oeuvre d'un auteur comme André Green, par exemple, encore qu'il s'agisse sur le plan français de quelqu'un de particulièrement averti.

Il me suffira de noter son point de départ pris dans certains textes difficiles de Freud et son insistance sur des phénomènes négatifs comme «l'hallucination négative» ou la «réaction thérapeutique négative», par exemple, ou encore la «psychose blanche», qui connotent à la fois un glissement nosographique du tout venant des candidats à l'analyse et un souci des analystes d'adapter les modalités du cadre, ou du dispositif analytique, à ce glissement même.

Notons d'abord, dans ses productions déjà anciennes, le reproche tôt adressé par Green à Lacan, mais viré plus tard au compte de Freud lui-même, d'avoir méconnu *l'affect*, d'une part, mais surtout le reproche adressé à l'ensemble de la communauté analytique d'avoir omis, sous prétexte de réduction à l'essentiel, tout le contexte délirant dans lequel baignent nos existences et celles des analysants, d'autre part, point sur lequel je ne crains d'ailleurs pas de le rejoindre, moyennant quelques précisions, toutefois.

5°. Changer de mythe inaugural en traversant le gué

On sait qu'au temps de l'École freudienne de Paris, Green a fait deux interventions au séminaire de Lacan, dont une a été reprise sous la forme d'un article sur l'objet 'a' dans les *Cahiers pour l'analyse*, alors que Lacan parlait de logique du fantasme. C'est à cette logique que me fait penser un moment particulier, qui pourrait être extrait d'une cure, dont Green parle dans un article intitulé « L'aventure négative » (*Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 34, pp. 197-224, 1986).

Ici André Green s'intéresse à un livre d'Henry James : *La bête dans la jungle* et particulièrement à un personnage masculin suspendu à l'attente d'un « quelque chose de rare et étrange », et apparemment destiné à « une possibilité prodigieuse et terrible ». C'est là son secret, et Green note que cette phrase « annonce *l'articulation étroite d'un dedans et d'un dehors* ». Or la phrase en question, que Green donne in extenso en anglais, comporte un segment qu'il ne semble pas exploiter et qui précise que l'intéressé, de par l'énoncé même de son destin, devait avoir cet énoncé inscrit, au titre d'une préformation (Lacan aurait dit d'un « enforme ») « au sein même de ses os » (« *that you had in your bones the foreboding and the conviction of* »).

C'est ce terme même de « *foreboding* » qui constitue, selon moi, l'articulation entre l'intérieur et l'extérieur, au sens où je serais porteur, au niveau de la moelle de mes os, et donc au sein d'un on ne peut plus interne/intime, d'une certaine représentation de « mon destin corporel dans le monde », puisque le corps, le « *body* » se trouve inclus dans le « *foreboding* ».

Nous tenons là, toutefois, plus qu'une représentation, plus qu'une simple spécularisation, mais plutôt une sorte de représentant non-représentatif de mon destin, un germe, un centre organisateur, un ensemble génératif au sens d'Alain Badiou, bref: un petit 'a' arrimé à la structure subjective.

Objet 'a' dont Lacan tentait de faire la théorie et dont l'existence est de nouveau interrogée aujourd'hui par les cognitivistes, au titre de leur exploration de ce qu'ils nomment « les représentations sociales ».

Mais Green est au fond trop lacanien pour ne pas être tenté d'exploiter les propriétés de cet *axiome du sujet*, de ce fantasme, puisqu'il indique bien ce qui se passe à l'un des deux pôles qui le constituent ($\$ \diamond a$), à savoir la disparition, l'aphanisis du sujet sous la forme d'un S barré ($\$$).

C'est en note qu'un autre segment important du commentaire de cette phrase inaugurale, de l'énoncé de *l'aliénation primitive* du sujet (note n° 2, p. 200), est donné par Green lorsqu'il transcrit :

Dites à attendre plutôt (...) que j'ai à rencontrer, à rencontrer en face, à voir soudainement surgir dans ma vie, qui pourra détruire toute conscience, qui pourra m'annihiler ou simplement tout corroder, atteignant dans ses racines tout mon univers et m'abandonnant aux conséquences, de quelque façon qu'elles se présentent.

On ne peut en effet mieux illustrer la fameuse « traversée du fantasme » dans la cure et son implication dans la passe, comme la rencontre du sujet avec son destin, ce qui évidemment est une chose qu'il vaut mieux parfois éviter. Ce qui n'est pas dit ici est que, dans cette traversée, quelque chose se perd et qu'en même temps quelque chose se maintient. Car passer le gué (ou le gai) suppose qu'on puisse transmettre la « gaffe » à quelque autre « passeur », à condition qu'on se soit maintenu au sec.

Par contre, pour ceux qui « se mouillent », il est recommandé de ne pas changer de monture au milieu du gué. Or, qu'est-ce que « changer de monture » sinon changer d'objet 'a', autrement dit, garder le même puisque l'objet petit 'a' c'est par définition ce qui est dépourvu d'essence et donc de mêmeté. En clair, ce qui doit changer c'est une certaine version des faits, et en cela changer de « monture » c'est changer de « *lekton* », c'est changer de mythe inaugural. En ce sens les cognitivistes ont peu de chance de l'attraper dans leur « représentation sociale », puisqu'il peut en exister une multitude de versions et qu'un mythe (bien qu'i-mythé) est sans référent.

6°. Un look scientifique pour la psychanalyse ?

Ma participation au Jury de « passe » fonctionnant aux Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne (CCAF) m'a permis de me faire une idée quant à ce qui ne va pas dans la transmission de l'enseignement de Lacan, et donc dans la mise en œuvre d'une procédure dont il attendait un certain nombre de résultats précis, y compris l'inventaire de ces mythes, toutes choses qui sont semble-t-il disparues, depuis, de l'horizon mental de ceux qui sont censés faire fonctionner ce dispositif de la passe. Mais avant de spécifier ce que serait une passe qui couperait court aux inconvénients du dialogue, il y a lieu de faire le relevé de ces travers dialogiques. C'est ainsi que le dispositif psychanalytique, que je mets en œuvre dans ma pratique, me semble être de nature à permettre la mise à plat des *effets imaginaires* (qui, par contre, dominant dans le dialogue), de façon à réduire l'interaction à la production d'un texte monologique.

De fait, la question se pose depuis quelques décennies, de savoir si l'analyse, tout comme les autres sciences humaines, disposerait un jour d'une théorie axiomatisée et d'un dispositif susceptible de *falsifier* la dite théorie.

En 1960, déjà, Karl Popper et Théodor Adorno ont eu l'occasion, lors d'un colloque, d'en discuter, le premier soutenant qu'il est impossible de rendre les procédures expérimentales utilisées en sciences humaines aptes à démentir les théories qu'elles ont contribué à édifier, le second soutenant qu'un nombre réduit de procédures pourrait toutefois bénéficier de cette faculté de falsification des théories.

Cette question a été réitérée par Renée Bouveresse lors de l'exposé qu'elle fit au colloque de Cerisy-la-Salle sur Karl Popper, en juillet 1981, dans une conférence intitulée « Une quête sans fin, le statut scientifique de la psychanalyse ». Son texte, qui vient seulement de paraître (in *Karl Popper et la science aujourd'hui*, Aubier, 1989), porte la trace d'une suggestion que je lui ai faite juste avant son exposé, et qui allait dans le sens des dires d'Adorno.

Je lui avais, en effet, soumis un texte, paru depuis en Italie, dans lequel je tenais à montrer que la « passe » et le « cartel » étaient deux de ces procédures susceptibles de conduire à la falsification des théories psychanalytiques.

Bien sûr, chacun est libre de m'opposer que Lacan lui-même (probablement naguère las d'être assiéger de questions à ce propos) a pu conclure au défaut de falsification de sa théorie. Quoi qu'il en soit je persiste et signe. Ce qui compte pour moi, c'est l'ouverture de l'Inconscient, ce qu'il est à même de livrer relativement à l'Inscription d'un destin du sujet et la variété de lectures que le sujet veut bien en donner. Or, les modes de transmission actuels, via la passe, de ces lectures, me paraissent obérés par une série d'artefacts dont la réduction s'impose. Qu'on s'abstienne de les produire ou que l'on vende son âme au diable (aux cognitivistes, puisqu'ils le représentent aujourd'hui) pour mieux les éliminer, ces artefacts, peu m'importe.

Je souhaite, par conséquent, dire quelques mots relativement à la production de ces artefacts, puisque ma participation pendant six années au Jury de « passe » m'y a sensibilisé. En effet une fausse route habituellement s'engendre à partir de l'a priori que la cure freudienne serait un dialogue. On parle en effet couramment de « dialogue analytique ». Or le dispositif freudien vise précisément au contraire, c'est donc à éviter le dialogue, et à faire que ce qui est dit sur le divan puisse se constituer en *texte monologique*.

Sous prétexte de dialogue, la relation entre analyste et analysant tourne au bavardage, celle entre le passant et le passeur de même, sans compter les questions par rafales dont les membres du jury bombardent les passeurs, faute de s'interroger sur la fonction du manque dans ce qui leur est transmis. C'est croire qu'il leur faut un dossier administratif complet.

La falsification d'une théorie suppose, d'abord, que cette dernière soit déjà *axiomatisée*, autrement dit : qu'elle s'inscrive dans le discours de la science tel que Frege a su le promouvoir sur le plan de la logique mathématique, en même temps que Peano, semble-t-il, mais surtout en un temps où Freud tentait de son côté de séparer la psychologie de son halo d'occultisme. Ce qui ne peut être axiomatisé échappe ainsi, par définition, à la falsification.

Il est remarquable que la proposition de Lacan d'octobre 1967, relative au dispositif de la passe, intervienne peu de temps après la publication en anglais du livre de R Rosenthal : *Experimenter effects in behavioural research*, (N-Y, Appleton, Century-Crofts, 1966). Dans ce livre l'auteur s'interroge en particulier sur le fait de savoir comment obvier aux effets d'infléchissement des réponses des sujets en fonction des attentes des expérimentateurs, avec à terme le paradoxe qui s'engendre du fait de la mise en œuvre involontaire de ses propres attentes à lui.

L'idée d'une double grille interposée entre l'inventeur du dispositif et ceux qui le font fonctionner, d'une part, et entre ces derniers et les sujets en expérience, d'autre part, trouve déjà en quelque sorte son application dans le dispositif de la passe tel que Lacan a tenté de l'institutionnaliser, avec, semble-t-il, des résultats mitigés.

Je dispose aujourd'hui *d'un corpus de données* issues du fonctionnement répétitif de ce dispositif de la passe (pendant six ans, soit environ une vingtaine de cas) mais son mode d'obtention est a priori critiquable. Il ne s'agit pas, en effet d'enregistrements mais de notes, toujours sujettes à caution. L'élaboration d'un «texte» de travail exige que les participants veuillent confronter leurs notes respectives, et se mettre d'accord pour une transcription qui doit, bien entendu, tenir compte des « malentendus »

Après cela il ne reste plus qu'à lire et à interpréter les corpus ainsi établis (expurgés dans la mesure du possible des noms propres et autres marques d'identification trop voyantes), puis à comparer les versions données par chacun des deux passeurs. A moins d'un tel travail, qui ne peut évidemment être effectuée que sur des témoignages relativement brefs, rien de ce qui serait décidé au niveau du jury, par exemple, ne saurait avoir de valeur, puisque non-susceptible de vérification ou d'infirmité. *Dans ce cas, qui est malheureusement jusqu'à présent le cas général, le jury ne saurait fonctionner autrement que comme organe d'une cooptation* mais sûrement pas comme appareil à tester, et éventuellement à transmettre, un savoir sur certains points cruciaux de la théorie psychanalytique.

7°. Le sujet de la science

Avant que de céder la place sur cette tribune, je dois préciser que ces quelques indications dont je me suis contenté aujourd'hui sont loin d'épuiser le champ de mes errances depuis la dissolution de l'LFP. Les nécessités éditoriales font qu'il est impossible semble-t-il, pour l'instant, d'intéresser un public assez vaste avec la remise en chantier de certains pans de l'enseignement de Lacan, tombés en jachère, et qui pourtant donnerait sa pleine portée aux considérations logiques dans ses séminaires ; notamment à sa façon de prendre appui sur les travaux de Frege et de Peirce pour fonder le *Nom-du-Père*. Donc, là où l'on croit constater que quelque chose échoue dans la psychanalyse, Lacan a apporté au moins des amorces de réponses, mais, faute qu'il soit intégralement publié, il est impossible de s'y référer.

De ce fait, tout un ensemble de données (relatives à sa coupure épistémologique au sein des sciences humaines que constitue le surgissement par ses soins du *sujet de la science*, et au discours qu'il fonde), sont inaccessibles pour le moment, alors que les conséquences que Lacan en avait clairement tirées nous frappent de plein fouet.

Je dois me limiter à noter que ce qui caractérise comme tel le sujet de la science c'est ce à quoi pourrait être donné un nom propre (Lacan, Livre XIII, (inédit) *L'objet de la psychanalyse*, 1966, 12 janvier, p. 61); nom propre qui s'efface dans le discours de la science. Il est parfaitement possible de faire état d'un théorème qui serait celui de Pythagore sans nommer ce dernier; c'est donc en tant que *nom propre* que le sujet de la science se trouve effacé au profit d'un mode d'énonciation a-subjectif et atemporel. Il y a là un « corrélat essentiel de la science » qui se trouve effacé, forclos, avec le souci de la vérité qui est laissé à celui qui lit les traités de mathématique. Lacan précise, par exemple, le statut du discours de la science (dans le Livre XIX, inédit, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, 1977, séance du 2 mars) en disant qu'il serait « insertion du langage sur le réel mathématique ».

Il se trouve que ce que j'ai à dire concernant *l'aliénation au discours de la science* se trouve de fait réparti sur trois exposés dont celui-ci. L'un des deux autres prenant l'exemple d'une cure démesurément longue (celle d'Ordalie), mais où cette aliénation est présente sous la forme du médicament, et où l'on peut se rendre compte de la difficulté qu'il y a parfois de changer de discours. Le troisième tentant de développer les changements nosographiques qu'on doit au discours de la science.

A propos des effets d'anomie, d'acculturation, de désocialisation, de déracinement que nous imputons au discours de la science par le biais du développement industriel et l'exode rural, notons l'impact qu'ont ces effets principalement sur la structure familiale qu'ils fragilisent, et je suis étonné de la clarté avec laquelle, dans les premiers de ses *Écrits* (p.446), Lacan distribue les contreparties psychopathologiques de ces distorsions familiales

Le « caractère névrotique » est le reflet, dans la conduite individuelle, de l'isolement du groupe familial dont ces cas démontrent toujours la position asociale, tandis que la névrose exprime plutôt ses anomalies de structure.

A son époque, où dominaient les névrosés, il n'avait pas encore pu assister à la floraison de cas-limites que nous connaissons aujourd'hui; or, les traits de la « discordance cognitive » ne nécessitent point d'être référés à un quelconque Œdipe, dont la déconstruction progressive nous renvoie à des mécanismes quelque peu univoques: la forclusion ou la régression à l'archaïque. On pourrait d'ailleurs s'en contenter compte tenu de la monotonie du tableau clinique, qui est celui de la « normalité », strictement encadrée par une société qui assure à chacun une homéostasie minimale. Pourtant lorsqu'intervient « le » déséquilibre et « la crise » identitaire qui s'en suit, on a du mal à déterminer à quel stade se produit la régression. Je propose une explication provisoire aux phénomènes de déferlements collectifs (et quasi a-subjectifs) d'une sorte de horde primitive qu'on observe, à quoi se mêlent par instants ces mutants ; c'est l'explication par le *stade du Heysel*.

Un gain en diversité pourrait être constitué par ce que j'ai appelé les *épissures-passions*, qui sont les mises en continuité localisées de deux dimensions, au sens du RSI (Réel, Symbolique, Imaginaire) lacanien. C'est ainsi que sous l'empire du Bien, du Beau ou de la Honte, certains d'entre vous se voient parfois pousser d'Heysel.

Mais il est un point, entre autres, où l'avertissement que Lacan nous donne concernant les rapports de la psychanalyse au discours de la science, s'élève après coup au rang de prophétie, notamment lorsqu'il écrit (*Écrits*, p. 445) :

c'est pour autant que ce progrès est subi qu'il autorise la psychanalyse, et pour autant qu'il est mis en action qu'il la proscrit.

Ici au moins nous voyons où se situe la limite à partir de laquelle, avec la levée du caractère subi des charmes du progrès, du progrès de la science (et donc de l'aliénation qu'il induit), il n'y a plus de psychanalyse. Voilà pourquoi, par exemple, Lacan pouvait dire que les Japonais n'ont plus d'inconscient...

Discussion

Michèle LEHMANN

Vous avez d'abord évoqué ce qui se colporte actuellement au sujet de ce qui serait *la fin de la psychanalyse* et les *ruses* auxquelles elle devrait alors recourir ; nouvelles ruses, car elles ont toujours été nécessaires à l'approche et à l'ouverture du champ de l'inconscient et du transfert.

Pourquoi l'analyse ne prendrait-elle pas en compte, dans l'air du temps et au moins en préliminaire de cure, les méthodologies cognitivistes, par exemple," dont vous soulignez pour vous l'intérêt (comme elle a pu, auparavant, s'arrimer au paradigme de la linguistique). Et pourquoi pas, également, la couverture d'un horoscope pour introduire une pratique analytique bon teint?

Ceci vous amènerait ensuite à *l'aliénation au discours de la science*, aliénation aux degrés divers, depuis la «Vérité seulement voilée» jusqu'aux «cristallisations», écrans de nos tentatives théoriques, à commencer par celles de Freud lui-même, et vous revenez sur le cognitivisme qui prend ici, position d'explication plus totalisante. Mais la principale préoccupation dont vous témoigniez dans cette communication, semble bien être la *formation des jeunes analystes* à partir des préjugés ambiants dans lesquels ils se trouvent pris à leur tour. Quelle doctrine psychanalytique les candidats analystes ont-ils à leur disposition ? Vous prenez l'oeuvre de Green et son évolution, comme illustration de cette théorie classique, avec son accentuation progressive du côté du négatif.

Mais ce qui vous soucie tout particulièrement concerne *la transmission de l'enseignement de Lacan*, malheureusement amputée pour une part, «Tombée en jachère» dites-vous, puisque non intégralement publiée, et justement là où il s'agit pour Lacan du sujet de la science et du discours qu'il fonda. A ce propos, fort de votre longue expérience de participation à un *Jury de Passe*, vous prenez nettement position.

A condition de dégager la procédure de la passe de ses travers dialogiques, tels que vous les mettez en évidence» vous avancez que la psychanalyse peut disposer un jour d'une théorie *axiomatisée*, donc susceptible de falsification (dans la terminologie Popperienne). Et justement, à partir de quelques procédures, comme la passe et le cartel et peut donc prétendre de ce fait au statut scientifique à part entière. Et vous rejoignez ainsi les positions de Théodor Adorno dans le domaine des sciences humaines. Je serais tentée d'insister sur une distinction qui me semble exister dans votre propos, vous me direz si je me trompe, entre discours de la science, d'une part, au sens d'un impérialisme stérilisant, voire totalement recouvrant, en ce qui concerne la psychanalyse, et discours scientifique d'autre part, celui d'une science qui identifie, dans sa spécificité, ses propres instruments de recherche et de transmission.

J'entends donc dans votre propos un appel à se désaliéner du discours de *la science*, pour pouvoir faire reconnaître que le discours analytique est ou peut-être un discours scientifique. Les questions qui vous seront posées maintenant, ainsi que vos réponses, nous permettront de mieux comprendre la portée de votre communication et l'importance que vous semblez attacher à cette possibilité pour la psychanalyse d'être une science. Dans une perspective différente, Michel Fennetaux, dans son livre « *Psychanalyse, chemin des lumières* » s'intéresse aussi aux procédures de la passe, mais situe la psychanalyse en position charnière, entre philosophie et science *et peut-être dernier recours d'une éthique* dans ce champ de la modernité, que vous avez si bien évoqué.

Notes

1. Colloque (dans les locaux de l'IFRAS à Nancy, les 9 & 10 décembre 1989), sous la direction de Jacques Hassoun, Christiane Riboni, Paul-Elie Lévy.